

“Indiscutablement rafraîchissant”

LIBÉRATION

“Le Plongeur parvient à nous hypnotiser grâce à la justesse et la nervosité que sa réalisation accorde au quotidien chaotique de son jeune héros”

LE MONDE

“Le réalisateur rassemble l'observation de Claude Sautet, le romanesque de François Truffaut et le contemporain de Cédric Klapisch. Un tiercé gagnant, au ton original et bien tourné.”

FRANCE INFO

“une bande-son griffue (Iron Maiden, The Chemical Brothers, The Prodigy, Metallica)”

L'OBS

“son réalisateur ne manque pas de talent”

LE JDD

“Un parfum tenace de Martin Scorsese, entre Les Affranchies pour la voix off et A tombeau ouvert pour la B.O. très rock, se dégage de ce portrait”

TELERAMA

“un très beau film porté par un jeune comédien formidable.”

A VOIR A LIRE

“réalisation flamboyante de Francis Leclerc”

IL ETAIT UNE FOIS LE CINÉMA

“une très belle photographie, d'un montage efficace et d'une riche bande son qui réunit Iron Maiden, Neil Young, Prodigy, Radiohead ou Ben Harper, parmi tant d'autres.”

LE BLEU DU MIROIR

2 janvier 2024

jacky Bornet

"Le Plongeur", film québécois original sur l'addiction au jeu d'un jeune de 19 ans

Premier film distribué en France du Québécois Francis Leclerc, "Le Plongeur" fait le portrait d'un jeune Montréalais accro au jeu.

Cinquième long métrage de Francis Leclerc, *Le Plongeur*, en salles mercredi 3 janvier, donne envie de voir ses autres films. Le réalisateur rassemble l'observation de Claude Sautet, le romanesque de François Truffaut et le contemporain de Cédric Klapisch. Un tiercé gagnant, au ton original et bien tourné.

Les chemins de la haute ville

Étudiant de 19 ans, Stéphane cherche à percer dans la BD et l'illustration. Accro aux jeux d'argent, il passe ses journées devant les "bandits manchots" – les machines à sous –, dans lesquels passe tout son argent. Plutôt qu'aller en cours, Stéphane travaille comme plongeur dans un grand restaurant pour éponger ses dettes. Borderline, il rencontre Bonnie à qui il promet de ne plus jouer.

Francis Leclerc capte son antihéros dans la ville. Stéphane (Henri Picard) marche de rue en rue, boit de bar en bar, joue partout, et passe au lycée en touriste. *Le Plongeur* sent le trottoir, le métro et les bars, tout en les rendant exotiques. Il y a du Taxi Driver de Scorsese dans le filmage. Le premier plan, un travelling en plongée sur la cuisine, renvoie, lui, à *L'Ultime Razzia* de Kubrick. Francis Leclerc cite avec élégance. La cuisine du restaurant, où se passe une bonne partie du film, est une ruche, où on ne parle pas, mais on hurle. Le cinéaste rend l'effervescence du travail, de la ville, des sentiments et de la vie.

Schizophrénie

Le Plongeur adapte le roman éponyme de Stéphane Larue (Ed. Point), lauréat 2017 du prix des libraires du Québec et du prix Senghor. Roman d'apprentissage, autofiction, l'adaptation de Francis Leclerc colle aux ambitions du livre. On croirait à une confession du réalisateur, avec la fraîcheur d'un premier film, qu'il n'est pas. Une impression qui renvoie au sujet, dans la quête de maturité du personnage au cœur de l'œuvre.

Francis Leclerc a un style évocateur et précis, dans les cadres et les lumières d'ambiances urbaines, où se cherche l'intime. Le film parle d'addiction, en abordant tous les rouages. Il en est du jeu, comme de l'alcool et des drogues, le mensonge est le ver au cœur de la pomme : une spirale infernale. Il devient le mode de communication de Stéphane, ce qui l'ouvre à la schizophrénie. Habité de personnages pittoresques, un peu long, mais intelligent, avec un filmage peaufiné, plongez avec Le Plongeur.



20 décembre 2023
Laurent Cambon

Le Plongeur - Francis Leclerc - critique

Sensible, délicat et nuancé, Le Plongeur parle d'une certaine jeunesse québécoise tout autant déterminée à faire grandir sa vie qu'à lutter contre ses démons. Indéniablement un très beau film porté par un jeune comédien formidable.

Résumé : Stéphane, dix-neuf ans, rêve de devenir illustrateur. Accro aux jeux d'argent, il s'engouffre dans une spirale infernale. Endetté, sans appartement, fuyant ses amis à qui il doit de l'oseille, il trouve un job de plongeur au restaurant La Trattoria pour s'en sortir.

Critique : Stéphane pourrait être un étudiant comme les autres, organisant son existence entre l'université et les petits boulots. Sauf que le jeune homme de dix-neuf ans est hanté par l'addiction aux jeux. À peine dispose-t-il d'un billet entre les mains qu'il se jette à corps perdu dans une salle de machines à sous, sans pouvoir résister à ses pulsions. Le temps passe follement vite, il perd les quelques sommes qu'il a gagnées aussi automatiquement et, peu à peu, sa vie se dégrade, entre les dettes, la perte de logement et la solitude. Le Plongeur est une œuvre sociale filmée avec une immense pudeur. Francis Leclerc ne cherche pas le tire-larmes à tout prix. Il montre un jeune passionné de musique et d'illustrations, sensible, attachant, qui pourrait ressembler à tous les autres. En aucun cas, le scénario ne verse dans une analyse psychopathologique grossière sur l'addiction aux jeux. Au contraire, Le Plongeur est un beau portrait sur la jeunesse de Montréal avec ses tranches de bonheur, ses joies, ses peines et ses désescalades.

Henri Richer-Picard interprète le personnage principal de ce conte moderne avec une majesté incroyable. Le long-métrage donne au comédien l'opportunité de se glisser dans la peau d'un garçon de son âge, qui s'égaré peu à peu dans les tourments de l'addiction. Le jeune homme lutte contre ses pulsions, n'hésitant pas à donner de son temps dans un restaurant où il exécute la plonge.

Il faut noter que les scènes tournées dans la cuisine de la pizzeria sont d'un très grand intérêt cinématographique, mettant en scène de manière frontale les tensions, les amitiés et rapports de pouvoir qui se jouent au travail. Le jeune protagoniste ne compte pas son temps et son énergie, non pas tellement qu'il soit passionné de restauration, mais parce que le travail est peut-être la seule chose qui le tient encore debout dans la vie. Toutes ses relations amicales ou familiales sont pourries par le mensonge et des dettes d'argent qu'il ne pourra jamais solder. Il ne lui reste que cet espace de travail où il peut être valorisé et trouver un peu de sens à son existence.

Le grand intérêt du film demeure dans la façon dont Francis Leclerc résiste aux pesanteurs du mélodrame. Son regard sur le restaurant, les jeunes gens, la société montréalaise n'hésite pas à convoquer le rire et la tendresse. Le réalisateur refuse de sombrer définitivement dans le drame. Le film prend même le parti du thriller et du récit policier à un certain moment, comme un signal pour son personnage dont la bascule vers l'addiction fait perdre pied avec le réel. De plus, le récit échappe aux poncifs d'une jeunesse pétrie de stéréotypes. Stéphane et la jeune femme qu'il courtise se passionnent pour des musiques que leurs parents auraient pu écouter pendant l'adolescence. En ce sens, *Le Plongeur* se veut une œuvre assez universelle sur la jeunesse d'aujourd'hui et d'hier. La mise en scène s'attache à donner vie à des personnages intègres, traversés par des sentiments complexes qui rajoutent à leur belle humanité.

Le Plongeur apparaît comme une très agréable surprise sur les écrans français en ce début d'année 2024. Le spectateur ressort réconforté par une jeunesse engagée, déterminée, soucieuse du travail bien fait, et au service d'un avenir meilleur.



3 janvier 2023

Claudine Levanneur

Le plongeur : la critique du film (2024)

Le plongeur est une plongée originale dans les méandres de l'addiction sous toutes ses formes, parée de personnages attachants.

Après un bond en arrière de presque un siècle avec *Pieds nus dans l'aube* et *L'arracheuse de temps*, le réalisateur canadien Francis Leclerc renoue avec notre société moderne. En adaptant le roman éponyme de Stéphane Larue, il nous embarque dans un monde dominé par l'effervescence des cuisines d'un restaurant, l'enfer des machines à sous, le bruit de la musique métal et plus globalement par la folie des nuits de Montréal, au cœur de l'hiver 2002.

Les nuits tempétueuses de Montréal et les fantômes de la nuit

Très vite, le rythme trépidant sur fond de musique saccadée et les personnages hauts en couleur promettent une virée endiablée dans ce monde de la nuit qui, s'il brille de mille feux illusoire, n'en oublie pas pour autant la solidarité. Francis Leclerc expose sans jugement toute la complexité d'une jeunesse dont le comportement certes contestable pourrait susciter un sentiment de rejet. Pourtant, en enveloppant ces jeunes paumés dans un cocon de tendresse et de fragilité, sans jamais tomber dans le piège de la complaisance, il en fait des êtres mystérieux et envoûtants dont on suit, entre crainte et émotion, les moult péripéties.

Un plongeur sachant sécher

Passionné de dessin, Stéphane rêve de devenir illustrateur de bande dessinée. Mais depuis quelques mois le voilà emberlificoté dans une situation financière difficile, en raison d'une addiction aux jeux d'argent. Il emprunte à ses amis ou à sa famille, leur ment, s'endette encore, et se noie dans une spirale infernale à tel point que l'hiver venu, il se retrouve sans ressources. Menacé de tout perdre, il choisit d'abandonner ses études pour prendre ce poste de plongeur qui, en plus de lui rapporter quelque argent, devrait l'éloigner de ses démons.

Le plongeur, à la fois chronique sociale et polar, est efficace

Un scénario efficace et toujours précis ajuste là où il faut un capital sympathie qui ne cesse de grandir pour ce clan d'éclopés de la vie pleins de bonne volonté, dont l'authenticité touche droit au cœur. Quant à la mise en scène, aussi soignée qu'énergique, elle déverse ses lumières crues et sa frénésie tant au cœur des cuisines du restaurant que des salles de jeux, tandis que, ne laissant jamais place à la monotonie, les sons d'Iron Maiden, Neil Young, Radiohead, Ben Harper, Metallica et bien d'autres nous emmènent dans un train d'enfer. Mais le maillon fort de cette œuvre altruiste qui nous catapulte entre comédie et drame reste sans conteste le jeune Henri Picard. De toutes les scènes, il illumine l'écran, passant sans encombre du tourment à l'enthousiasme. Son minois d'adolescent et son sourire enjôleur se mêlent à sa force de caractère pour créer un personnage fascinant. Il est, d'autre part, avantageusement entouré d'une brochette de comédiens au talent certain. Tout à la fois récit d'apprentissage, chronique sociale et polar, *Le plongeur* confirme, après *Testament* de Denys Arcand ou *Simple comme Sylvain* de Monia Chokri, la vigueur du cinéma québécois.



3 janvier 2023
Alexis Leroy

Plongée dantesque.

Stéphane, 19 ans, étudiant en graphisme au Cégep du Vieux Montréal, se retrouve criblé de dettes puisqu'il dépense tout son argent dans les machines à sous. Il se résout à se trouver un job et commence alors à travailler dans les cuisines d'un restaurant chic-La Trattoria- comme plongeur. Même si cet emploi ne constitue pas la panacée financière, il constitue un honnête palliatif afin d'oublier momentanément son addiction au jeu et sa relation amoureuse défunte avec la charmante et empathique Marie-Lou. Notre jeune protagoniste rencontrera dans ce lieu un personnel truculent, anxieux, mais aussi ambigu.

L'une des qualités de la réalisation flamboyante de Francis Leclerc pour *Le Plongeur* se situe dans les détails. En effet, le réalisateur place quelques indices temporels indiquant au spectateur que nous sommes au début du millénaire (Stéphane sort un billet de cinéma du film *Le seigneur des anneaux - Les deux tours* de sa poche, des références à un passé proche mais déjà empreint de nostalgie : des concerts datant des années 1995-96; le fait de téléphoner dans une cabine). Certaines scènes demeurent spectaculaires : le plan séquence, en plongée, du début, surplombant la cuisine du restaurant, telle une vision olympienne ou digne de Dante des vivants qui y travaillent; la surimpression des symboles des bandits manchots sur le visage effaré de Stéphane; des ralentis subjectifs et fougueux sur des musiciens de métal ou les amis fêtards du pote Bébert. Outre ces vigueurs stylistiques, le son constitue l'acmé du travail de Leclerc. Non seulement pour la bande musicale, réunissant du Iron Maiden à du Neil Young et du Chemical Brothers, mais aussi des bruits, des silences, une ambiance sonore finalement bigarrée qui nous plonge dans ce chaos, cet enfer humain et professionnel.

Adapté d'un roman bien troussé signé Stéphane Larue, *Le plongeur* nous immerge dans plusieurs thématiques graves et pesantes, certes, notamment par celle concernant toutes sortes d'addictions (jeux, drogues, alcools). Néanmoins, le rire tire son épingle du jeu au cours de scènes parodiques (la rêverie concernant un remboursement facile des dettes de Stéphane, avec une tendance au bris du quatrième mur; l'anecdote de la dent cassée de Bébert lors d'une poursuite entre ce dernier et la police).

La manière dont Francis Leclerc noue les liens entre certains membres du personnel qu'intègre Stéphane au restaurant est également fort habile. Le jeune plongeur partage avec Bonnie son amour de la musique (la qualité des différents albums d'Iron Maiden), trouve auprès de Greg une sorte de mentor (un Vautrin des années 2000), sans omettre Bébert, victime de son propre purgatoire, son possible miroir.

Le Plongeur dépeint avec finesse l'enchaînement, la variation, et la progression des addictions : arrêter les machines à sous pour Stéphane peut entraîner la naissance d'une autre dépendance, celle au baccara. Le casting est à l'aune de l'intensité filmique : Henri Picard incarne Stéphane de manière variée, nous attachant instantanément à son personnage en dépit de ses vices. Le casting apporte sa nouveauté, son intensité, sa fraîcheur : Charles-Aubey Houde en Bébert, Joan Hart en Bonnie, Maxime de Cotret en serveur digne des Affranchis, Jade Charbonneau en ex restant empathique dans certaines limites, Guillaume Laurin en cousin saint-bernard, et Luka Limoges en collègue fumiste et méprisant, contribuent, par leurs touches personnelles, à nous émouvoir, par l'humour, la colère, ou la tendresse.

Brillant exercice de style, ode paradoxale à la rédemption, film sonore, alliance de rires, de bruit, et de fureur, Le Plongeur nous touche, nous marque. Intense, subtil. Entre Molière, Scorsese, et Dante. Frais mais aussi revigorant comme une fin d'année où notre existence en croise d'autres, le temps d'une rencontre.

LE BLEU DU MIROIR

REFLETS CINÉMATOGRAPHIQUES

3 janvier 2023
Eric Fontaine

Le Plongeur

Stéphane, 19 ans, rêve de devenir illustrateur. Accro aux jeux d'argent, il s'engouffre dans une spirale infernale. Endetté, sans appartement, fuyant ses amis à qui il doit de l'oseille, il trouve un job de plongeur au restaurant La Trattoria pour s'en sortir.

CRITIQUE DU FILM

Adaptation du roman québécois éponyme sorti en 2017 et ayant raflé plusieurs prix littéraires, *Le Plongeur*, nouveau film de Francis Leclerc, commence par une très belle scène d'ouverture, avec mouvements de caméra virtuoses, qui lorgne un peu du côté de Martin Scorsese. Cet héritage se reconnaît à certains effets de style comme ces arrêts sur images avec voix off, nombreux dans *Les Affranchis*, et il y a également une allusion au metteur-en-scène américain lors d'un échange concernant le livre *Gangs of New York*, adapté au cinéma en 2002, année où *Le Plongeur* se déroule. En poussant l'analyse plus loin, on décèle aussi des thèmes communs, comme ceux de l'addiction ou de l'aliénation par un travail répétitif ou dangereux, dont le quotidien est évoqué avec une vision sombre ou inquiétante, comme dans *À tombeau ouvert*.

Cet apparemment à un grand cinéaste n'empêche nullement le film de trouver sa propre identité et de constituer une très jolie surprise. Dans un univers apparemment anodin, une cuisine de restaurant, on sent naître une tension qui monte, un suspense qu'on trouvait récemment aussi dans le long-métrage *The Chef* de Philip Barantini, avec lequel *Le Plongeur* partage aussi une certaine vision sociale et des rapports humains dans le milieu professionnel de la restauration. Il est donc ici question d'addiction, celle aux jeux d'argent et mais aussi à la drogue, de vies qui pourraient basculer, d'amitiés et d'amours qui se nouent pour le meilleur et pour le pire. Les personnages sont attachants dans leur imperfection, leur vulnérabilité et parfois leur faiblesse, sans jamais se montrer totalement mauvais ou malfaisants. Jamais Francis Leclerc n'évoquera leurs failles avec complaisance et dans une forme d'apitoiement. Formellement, *Le Plongeur* bénéficie d'une très belle photographie, d'un montage efficace et d'une riche bande son qui réunit Iron Maiden, Neil Young, Prodigy, Radiohead ou Ben Harper, parmi tant d'autres.

Le scénario reste constamment crédible et les interprètes servent habilement leurs personnages, qu'il s'agisse de Henri Picard dans le rôle principal ou de Charles Aubey-Houde, Maxime de Cotret ou Joan Hart. Présenté en compétition au Festival D'Angoulême, *Le Plongeur* est une belle découverte, intense et prenante qui n'en oublie pas de s'offrir une certaine forme de légèreté.

